

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

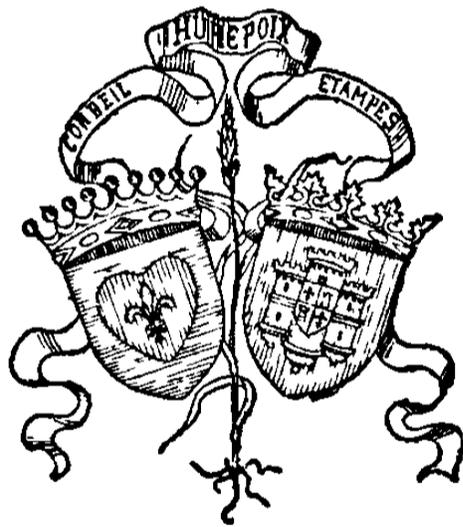
HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE

DE CORBEIL

D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

7^e Année — 1901

1^{re} LIVRAISON



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS,

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Rue Bonaparte, 82

—
1901

Per. 80

12437

DESCRIPTION DE RIS

ET DE SES ENVIRONS

AVANT-PROPOS

Le petit poème sur Ris que nous reproduisons plus loin, n'est pas absolument inédit, mais il est tellement rare (nous n'en connaissons qu'un seul exemplaire) qu'il peut être considéré comme inconnu; il présente d'ailleurs un intérêt réel, non seulement pour le village de Ris, mais aussi pour les châteaux et les lieux divers des environs de Corbeil; c'est pourquoi, sur l'avis favorable du comité de publication, nous avons cru bien faire en le faisant connaître par la voie de notre Bulletin.

Ce n'est pas que ce petit travail soit d'une brillante facture, loin de là, les vers en sont assez ternes; aussi nous ne le présentons pas comme un modèle de poésie, mais seulement comme une curiosité intéressante. Nous avons encore été engagé à le faire parce qu'il y a là une énigme qu'il serait utile d'expliquer; n'ayant pu y parvenir, nous espérons que, parmi les lecteurs de notre Bulletin, il se trouvera bien quelqu'un qui, connaissant mieux que nous l'histoire des localités comprises entre Athis-Mons et Corbeil, pourra soulever, ne fût-ce qu'un coin du voile, sous lequel l'auteur s'est discrètement dissimulé.

L'auteur était aveugle; né dans l'opulence, à Athis peut-être, il eut à subir de grands malheurs qui le réduisirent à une situation très pénible, c'est ce qu'il nous apprend dans les vers suivants:

Et toi, divin Athis, berceau de mon enfance.

.

Dans ton sein je connus les charmes de la vie,

Qui m'aurait dit alors qu'elle serait suivie

De tant de maux cruels et de tant de tourmens!

Qui m'aurait dit, hélas! dans ces heureux momens,

Que la honte, peut-être, et l'affreuse indigence

Succéderaient bientôt au faste, à l'opulence!

Oui m'eût dit que, privé de fortune et de biens,

Sous mes yeux je verrais immoler tous les miens,

Et qu'un jour, près d'Athis, ce lieu si délectable,

Je viendrais demeurer aveugle et misérable?

Il s'agit certainement ici de la révolution, qui dépouilla notre poète de tous ses biens et le réduisit à l'indigence, après qu'il eut vu périr tous les siens sous ses yeux. Il était peut-être né à Athis, qui fut, dit-il « le berceau de son enfance ».

Quelle était donc l'opulente famille qui habitait Athis avant la révolution et à laquelle appartenait probablement le pauvre aveugle qui exhale ainsi ses plaintes? C'est ce que pourront peut-être nous dévoiler nos aimables collègues d'Athis ou des pays voisins, car les grandes familles qui ont habité ces charmants villages, y ont certainement laissé des traces, ne serait-ce que sur les registres paroissiaux ou les actes de l'état-civil, à défaut d'autres documents; et c'est en toute confiance que nous faisons appel à leurs bienveillantes lumières pour trouver le mot de cette énigme.

Et ce qui montre encore que notre auteur était de grande famille, c'est la connaissance parfaite qu'il possède, non seulement de tous les châteaux des environs, mais encore de ceux qui les ont habités à diverses époques. Nous nous demandons aussi pourquoi, dans ses notes, le poète a discrètement voilé par de simples initiales la plupart des personnages qu'il cite. C'est que, probablement, à l'époque où il écrivait, tous ces châtelains étaient là, dans leurs châteaux et que, tout en ménageant leur modestie en ne les nommant pas, il était lui-même plus à son aise pour en dire tout le bien qu'il pensait.

Nous avons, dans la mesure du possible pour nous, levé ces anonymats; quelques noms n'ont pu être identifiés, nous le regrettons, en espérant que d'autres seront plus heureux.

Aux notes de l'auteur nous avons ajouté quelques explications qui nous ont paru nécessaires; on les trouvera, en bas de page, précédées du chiffre de renvoi, ce qui évitera la confusion avec les lettres de l'alphabet, par lesquelles l'auteur a indiqué ses notes. D'autre part, nous avons respecté son orthographe, elle indique l'époque où il écrivait, c'est-à-dire vers le commencement du XIX^e siècle.

Nous espérons que l'on voudra bien faire bon accueil à cette petite production poétique, qui sera une nouvelle page à ajouter à l'histoire de la commune de Ris, si agitée pendant la période révolutionnaire, alors qu'elle portait le nom flamboyant de *Brutus*.

A. D.



AVIS AU LECTEUR

En improvisant cette description, je n'ai d'abord eu d'autre but que de charmer, suivant mon usage, le malheur qui m'accable, et l'isolement dans lequel il m'a plongé. Mais presque sans y songer je me suis laissé entraîner au plaisir de chanter, un peu longuement peut-être, ce pays divin que j'ai longtemps habité, et où j'ai passé les plus beaux moments de ma jeunesse. Ses sites heureux n'ont pas changé, sans doute, mais le sol, les habitations, les bois, les parcs enchantés qui les environnaient ont été détruits ou dénaturés. Il m'eût été agréable de les peindre comme je les ai vus, et non de les décrire lorsque je ne les vois plus, mais j'ai cédé au bon esprit de cet adage : *Union et oubli*, qui doit être désormais dans le cœur de tous les Français ; j'ai préféré d'oublier le passé, qui n'est plus à moi, pour m'occuper du présent, qui seul nous appartient. J'ai mieux aimé parler des choses et des personnes qui existent, que de celles qui ne sont plus. J'ai trouvé, en agissant ainsi, un double avantage, celui de ne pas rappeler des souvenirs qui entraînent des regrets, et celui de rendre hommage dans ce petit écrit aux hommes distingués et recommandables au milieu desquels je me suis placé, et avec lesquels ma fâcheuse situation m'empêche de vivre comme je l'aurais désiré.

DESCRIPTION DE RIS et de ses environs

VILLAGE ENTRE PARIS ET FONTAINEBLEAU

AVEC DES NOTES EXPLICATIVES SUR LES LIEUX ET LES PERSONNES

Sur les bords de la Seine, et non loin de ces lieux
Où des hommes jadis, cénobites pieux,
Consacraient au travail ainsi qu'à la prière
Et les jours et les nuits, sous leur toit solitaire ; (a)
Près de ces bois touffus, de ce charmant séjour,
Qu'autrefois illustra l'aimable Pompadour, (b)
S'aperçoit au milieu des plus belles campagnes,
Le village de Ris, au sein de deux montagnes, (c)
Qui de leurs sommités offrent de toutes parts
Des sites enchanteurs qui fixent les regards.
Là, d'un joli château la demeure agréable
Présente d'un vainqueur l'asile mémorable, (d)
Et sous les nobles traits d'un couple généreux
Nous montre les vertus dont brillaient leurs aïeux.
Ici, de la nature unie à la science,
Fromont offre à nos yeux les trésors, la puissance : (e)
Par les plus-sages mains habilement conduits,
Les plantes et les fleurs, les arbres et les fruits,
Plus vigoureux, plus beaux, et plus dignes d'envie,
Semblent reprendre tous une nouvelle vie,
Et font de ce manoir qu'habite la bonté
Le manoir le plus riche et le plus enchanté.
A Ris existe encor quelques autres asiles
Moins brillans que ceux-ci, peut-être plus tranquilles,

Où, sans art, sans richesse, avec simplicité,
Se plaisent le courage et la fidélité :
Ils servent maintenant d'honorable retraite
A plus d'un preux témoin de plus d'une conquête ; (f)
A des magistrats purs, dont les sages travaux
A des peuples lointains ont donné le repos. (g)
De ces toits bienheureux, hospitaliers, modestes,
N'approchèrent jamais ces plaisirs si funestes,
Désespoir de nos jours, la honte de nos mœurs,
Qui corrompent l'esprit, qui flétrissent les cœurs,
Et portent dans le sein de la folle jeunesse
Les souvenirs tyrans de la triste vieillesse.
Là se trouvent toujours les plus douces vertus,
Source du vrai bonheur que l'on ne connaît plus.

Sur la fin d'un beau jour si je parcours encore
Les environs de Ris que le soleil colore,
Je vois de tous côtés d'innombrables hameaux,
Des villages charmans, des superbes châteaux,
Qui rappellent des noms chers à notre mémoire, (h)
Que peuplent aujourd'hui ces enfans de la gloire,
Qui, jaloux de jouir du fruit de leurs succès,
A l'ombre des lauriers s'y reposent en paix,
Et semblent s'y fixer, comme l'a dit un sage,
Pour faire le bonheur de tout leur voisinage. (i)
Vous Viry, vous Morsan, vous Grigny, vous Athis,
Auquel de vos cantons donnerai-je le prix ? (k)
Morsan, fatal Morsan ! ton nom seul nous rappelle
Du malheureux Berthier la fin triste et cruelle ;
Mais pour nous consoler d'un pareil souvenir,
Le ciel chez les Français plaça le repentir,
Et l'horreur qu'ils ont tous conservé pour le crime
Leur rend chers les enfans de sa noble victime. (l)
Vous Viry, vous Grigny, vous êtes plus heureux ;
Le passé, le présent pour vous sont glorieux ;
Vous dûtes autrefois toute votre existence
A des hommes d'État, à des enfans de France,
Et tous les deux encor la devez aujourd'hui
Aux grâces, aux vertus qui vous servent d'appui. (m)

Et toi, divin Athis, berceau de mon enfance,
Combien as-tu de droit à ma reconnaissance !...
Dans tes murs j'ai passé les plus beaux de mes jours ;
Tes bois furent témoins de mes premiers amours.
Dans ton sein je connus les charmes de la vie ;
Qui m'aurait dit alors qu'elle serait suivie
De tant de maux cruels et de tant de tourmens !
Qui m'aurait dit, hélas ! dans ces heureux momens,
Que la honte peut-être, et l'affreuse indigence,
Succéderaient bientôt au faste, à l'opulence !
Qui m'eût dit que, privé de fortune et de biens,
Sous mes yeux je verrais immoler tous les miens ;
Et qu'un jour, près d'Athis, ce lieu si délectable,
Je viendrais demeurer, aveugle et misérable ? (n)
C'est Dieu qui l'a voulu, je dois bénir mon sort ;
C'est ainsi que sa main me prépare à la mort.
Il n'est point de malheurs que cette main n'efface,
Et de tous ces bienfaits je dois lui rendre grâce :
En me privant ainsi de la clarté du jour,
A lui seul pour jamais il me rend sans retour.
Mais qu'ai-je dit, grand Dieu ! ma douleur et mes peines
Me font oublier Ris, ses magnifiques plaines,
Les parcs et les vergers, les prés et les coteaux
Où Petit-Bourg, Beauvoir brillent près de Mousseaux.
Petit-Bourg, autrefois d'une grande princesse
Séjour délicieux et rempli d'allégresse,
Où la grandeur, d'accord avec l'humanité,
Eloignaient du haut rang la sotte vanité,
Et formaient tous les cœurs d'un peuple débonnaire
A l'amour des vertus, au goût de la prière ;
Vous sûtes échapper dans les temps malheureux,
Aux fureurs des méchants, à la faux des factieux,
Et, favori du sort, devintes l'apanage
D'un Crésus, il est vrai, mais d'un Crésus bien sage. (o)
Sous tes ombrages frais, agréable Mousseaux,
Les braves et les preux ont cherché le repos ;
Ils l'ont toujours trouvé dans ton heureuse enceinte.
Nos chevaliers jadis y vécurent sans crainte,
Entourés de l'amour de leurs nobles vassaux.

Un brave, maintenant éloigné des drapeaux
Que n'a jamais souillé la honteuse défaite,
A choisi ces beaux lieux pour fixer sa retraite ;
Et ses jours employés à d'utiles travaux,
De la guerre lui font oublier tous les maux. (p)
Beauvoir, enfant chéri de la belle nature,
Que possède aujourd'hui des femmes la plus pure,
Du sort tu fus longtemps le jouet malheureux ;
Mais le ciel à présent t'a rendu plus heureux :
Sous tes humbles lambris, sous tes bosquets célestes,
Habitent les talents et les vertus modestes
Qui donnent dans Evry, dans tous les environs
L'exemple, le modèle, et d'utiles leçons. (q)

Que ne puis-je en chantant ces superbes contrées
Chanter aussi les mœurs dont elles sont douées !
Que ne puis-je en parlant de leurs dignes pasteurs,
Dire que leurs troupeaux les portent dans leurs cœurs !
Ah ! quoique dévoués au culte de nos pères,
Ils sont environnés d'opprobre et de misères ;
Et lorsqu'ils vont partout porter d'un Dieu de paix
La parole touchante et les nombreux bienfaits,
De l'irréligion, du crime et de l'envie
Ils éprouvent encore la noire perfidie.
Presque partout honnis et partout rejetés,
Par l'homme instruit lui-même on les voit maltraités. (r)
Peuples de ces cantons, que le ciel favorise,
Quelles sont vos erreurs, quelle est votre méprise !
A vous seuls devez-vous vos fruits et vos moissons ?
Devez-vous à vous seuls vos heureuses saisons ?
Et pourriez-vous penser que par votre présence
Vous faites arriver dans vos champs l'abondance ?
Ah ! regardez plus haut, reconnaissez la main
De celui qui fait croître et germer le bon grain ;
Reconnaissez celui que le monde contemple ;
Venez vous prosterner, l'adorer dans son temple.
Aux pieds de ses autels venez porter vos vœux,
Vous les verrez bientôt accueillis par les cieux.
Fortunés habitans de ces jolis rivages,

De tous côtés couverts par de charmans ombrages,
En chantant aujourd'hui vos agrémens divers,
J'ai voulu célébrer le dieu de l'Univers.
Puissiez-vous, comme moi, pleins de reconnaissance,
Célébrer chaque jour son nom et sa puissance !
Puissiez-vous le chérir, et n'oublier jamais
Qu'il vous a prodigué d'innombrables bienfaits.

NOTES

(a) L'auteur veut parler de la forêt de Sénart qui, appuyée sur les villages de Champrosay et d'Étiolles, offre un rideau tout aussi riche que gracieux, sur lequel peuvent s'arrêter complaisamment les yeux des habitants de Ris.

Il y avait autrefois dans cette forêt un ermitage qu'occupaient des moines laborieux. Ils y fabriquaient une étoffe fil et soie, vulgairement appelée « *sénardine* ». Cette étoffe se distinguait par un tissu solide et parfait ; elle était extrêmement recherchée dans les temps où l'on préférait la durée et les véritables beautés des étoffes à la grâce et à la légèreté qui les distinguent aujourd'hui.

De cette fabrique utile, de ces murs sacrés qui retentissaient des chants de ces pieux cénobites, il ne reste plus que de tristes ruines et un silence profond qui portent le regret, et souvent même l'effroi, dans l'âme de tous ceux qui les parcourent.

(b) C'est du château d'Étiolles que sortit la marquise de ce nom (1), pour arriver jusqu'au premier degré du trône. Ce château appartient à présent à M. le comte de Saint-Aulaire, et Mme la duchesse Decazes, sa fille, en est également sortie, (mais d'une manière bien autrement honorable), pour partager la faveur royale dont jouit son mémorable époux.

(c) Ris est un des plus jolis villages que l'on rencontre sur la route de Paris à Fontainebleau (2). Il est bien percé, bien bâti, bien habité ; on y trouve toutes les commodités de la vie ; on y jouit d'un air pur, et d'une vue admirable. Les habitans y sont généralement bons, honnêtes et hospitaliers : accoutumés pendant l'été à voir leurs environs peuplés des personnages les plus riches et les plus distingués de la capitale, ils ont pris les formes, les habitudes de la grande ville, et l'on croirait s'y trouver si l'on n'était pas averti par la beauté des sites dont on est entouré, qu'on est au milieu de la plus magnifique des campagnes.

(d) Le château de Ris, une des plus charmantes habitations de la contrée. Il est maintenant la propriété du lieutenant général A... (3), officier du plus grand mérite,

(1) La marquise de Pompadour.

(2) Aujourd'hui station de chemin de fer de Corbeil, à 25 kilom. de Paris.

(3) Le général Andréossi, qui suivit Bonaparte en Égypte et fut l'un des membres distingués de l'Institut du Caire. Ses *Mémoires sur le Nil* font partie du grand travail de la

aussi cher à ses frères d'armes par ses qualités et ses talents militaires, qu'aux gens de lettres dont il accroît chaque jour le domaine, en publiant des ouvrages qui réunissent à l'agrément et à la pureté du style la plus précieuse instruction, le goût et l'intérêt le plus attachant. C'est aux talents supérieurs, aux plans ingénieux du père ou grand-père du général A... que la France doit l'achèvement et le perfectionnement de l'immortel ouvrage du célèbre Riquet, le canal du Languedoc, qui réunit les deux mers et fait l'étonnement des nationaux et des étrangers.

C'est dans la recommandable femme de ce brave général que les champs et la ville trouvent le modèle de toutes les vertus. C'est dans la piété douce, aimable, indulgente de la petite-fille du maréchal de France L. M., que notre religion sainte trouve les bons exemples qui doivent la faire refleurir dans ces cantons : des temps malheureux l'en avaient éloignée ; mais aujourd'hui tous les cœurs semblent ouverts pour l'y rappeler.

(e) Fromont est le véritable Eden des bords fortunés qu'arrose la Seine depuis Corbeil jusqu'à Charenton. Les beautés de la nature, les grâces de l'art, les charmes d'une science attrayante, semblent s'être réunis dans cette habitation. Position magnifique, vue superbe, maison charmante, meublée avec autant de richesse que d'élégance ; des massifs odorans de fleurs et d'arbustes variés qui l'entourent ; des bois et des bocages frais ; des cascades et des grottes pittoresques ; des eaux jaillissantes, limpides et pérennes ; des arbres, des plantes et des fruits indigènes et exotiques, aussi rares que précieux ; des serres bâties avec autant de goût que d'intelligence et d'opportunité : tels sont les avantages et les agréments nombreux dont jouit ce beau séjour, qui décèle à chaque pas les connaissances étendues et le mérite de MM. C. C. S. (1). Mais ce qui décèle encore bien mieux leur mérite personnel, c'est la politesse et l'affabilité avec lesquelles ils admettent les curieux et les amateurs à parcourir leur riche possession et à contempler son admirable tenue et ses produits charmants. Ce qui montre surtout leur mérite personnel, c'est l'art avec lequel, sous l'apparence du luxe et de la magnificence, ces possesseurs estimables cachent leur amour du savoir et leur penchant pour la bienfaisance. Cette richesse, cette rareté des sujets et des plantes qui croissent dans cette enceinte, annonce une étude profonde de la science qu'ont créée et propagée les Linnée, les Tournefort, les Jussieu, et de nos jours, les doctes descen-

Commission d'Égypte. Il fut ambassadeur à Londres, à Vienne, à Constantinople, Pair de France et membre de l'Académie des sciences. Il a laissé de nombreux travaux, entre autres l'*Histoire du canal du Midi*, dû en grande partie à son bisaïeul. Il mourut à Montauban en 1828.

(1) Messieurs Soulange-Bodin étaient alors propriétaires de Fromont qui avait appartenu, au XVI^e siècle, au Président de Thou. L'auteur de ces notes n'a certainement pas su que l'Empereur Napoléon I avait fondé à Fromont un Institut horticole, où l'on venait de toute l'Europe apprendre la science du jardinage ; c'est ce qui explique que le parc de cette belle propriété était rempli d'arbres et de plantes des essences les plus rares. On y voyait même un camphrier. Les plus éminents professeurs y faisaient leurs cours dans une vaste salle en hémicycle qui existe peut-être encore.

dans de ce dernier, les Thénard et les Desfontaines. Cette magnificence dans l'entretien annonce aisément à ceux qui veulent l'apercevoir le désir d'occuper en même temps et pendant toute l'année des bras qui seraient souvent oisifs, et de répandre ainsi dans tous les pays environnants des secours continuels et considérables sans avoir l'air ou la prétention de les donner.

Fromont doit tous ses agréments à ses propriétaires actuels ; il y a à peine un demi-siècle que c'était simplement un château appartenant à M. le lieutenant général de Turpin, qui y vivait avec l'aimable simplicité de ses ancêtres. La seule chose qui faisait remarquer alors ce château, était la cérémonie annuelle et religieuse de l'époque de la Fête-Dieu : on y déployait toute la pompe et tout l'appareil d'un culte justement révééré, depuis longtemps trop négligé pour le bonheur des peuples.

C'était au château de Fromont que se faisait tous les ans le reposoir de l'octave du Saint-Sacrement ; là deux canons, placés dans les bastions qui flanquaient ce vieil édifice, avertissaient toute la contrée du moment où le Roi des Rois était montré aux fidèles prosternés pour l'adorer. Pourquoi cette cérémonie imposante ne se renouvelle-t-elle pas aujourd'hui ? Pourquoi ces possesseurs si empressés d'accueillir avec grâce et bonté toutes les personnes qui viennent les visiter, ne mettraient-ils pas le même empressement à recevoir le Sauveur du monde, à lui faire au moins une fois l'an l'offrande des riches productions dont ils sont environnés ? Ah ! ce juste hommage fait à la Divinité est digne des plus belles âmes et des bons esprits ; et à ces titres, peut-on douter que les propriétaires de Fromont ne se fassent pas quelque jour un devoir et un bonheur de le rendre à celui qui fait croître leurs plantes et leurs fruits ?

(f) Un de ces preux est M. le Chevalier de L..., ancien capitaine de cavalerie. Ses vertus privées, ses douces mœurs, son âge le rendent digne de l'estime et de la vénération générale ; et si, par une suite de son amour pour la vie paisible, il a renoncé à l'administration qu'il avait d'abord acceptée, il n'en a pas moins conservé, en se retirant, le cœur de tous ses concitoyens, et recueilli tous leurs regrets.

(g) L'un de ces magistrats est M. de***, ex-intendant de la M... qui, dans les circonstances les plus pénibles, a donné autant de preuves de l'esprit le plus éclairé que de la prudence la plus consommée : malheureusement pour cette contrée, il ne l'habite que momentanément.

(h) Les divers villages et hameaux dont il est parlé, étaient habités avant la révolution par des hommes aussi distingués par leur rang et leur naissance, que par leurs qualités et leurs vertus personnelles.

(i) Ces mêmes lieux aujourd'hui sont peuplés par des anciens militaires, aussi recommandables par leurs exploits que par leur fortune, et par les bienfaits qu'ils ne cessent de répandre.

(k) Ce sont les noms des divers villages qui environnent celui de Ris. On a nommé plus particulièrement ceux-ci, parce qu'ils ont paru plus remarquables par

les événements, ou les personnes qui les ont occupés ou qui les occupent maintenant.

(l) C'est, dit-on, à Morsan que fut pris l'infortuné Berthier, gendre de M. Foulon, et de là conduit à Paris où il fut la première victime de cette aveugle et étrange fureur populaire qui a deshonoré de tous les temps ce qu'on appelle révolution, et plus particulièrement celle qui a plongé la France dans le cruel état dont elle semble n'être pas encore sortie. Les successeurs du malheureux Berthier habitent encore aujourd'hui Morsan et y jouissent de la considération qu'ils méritent, et de l'intérêt qu'inspira toujours la mort de leur respectable père (1).

(m) Viry et Grigny ont été longtemps possédés, (Viry) par M. le Comte D'E..., fils légitimé de France, et par l'immortel M. de Sartine, ce lieutenant-général de police, dont le nom seul était un palladium contre les crimes ou vols de tous les genres. Viry est aujourd'hui habité par Mesdames la M^{se} de M..., et la Duchesse de R..., dont tout le monde connaît les qualités bienfaisantes et sait apprécier les grâces (2).

(n) Athis appartenait avant les temps malheureux à M. de M...., de saint Brisson(3), l'un des plus riches particuliers de France, et père de Mme la Duchesse de Villequier-Aumont. Il y avait peu d'habitations aux environs de Paris aussi magnifiques et aussi bien tenues que l'était Athis ; cette réputation de magnificence et la manière dont on vivait dans cette maison de plaisance, firent désirer à Louis XV de la connaître. Il fit avertir en conséquence M. de M...., qu'il viendrait faire halte à Athis en allant chasser dans la forêt de Sénard. M. de M...., pour recevoir dignement le Roi, fit construire au bout de l'avenue du château un pavillon octogone, qui fut bâti dans quarante jours, et où déjeuna, le quarante-unième, le Roi avec toute sa suite. Ce monarque témoigna depuis à Madame de Villequier et à son père, dans toutes les occasions qui se présentèrent, combien il avait été sensible à cette galanterie.

Ce pavillon, qui renfermait les meubles et les ornements les plus précieux, fut pillé, saccagé et détruit à l'époque où l'on brûla tous les châteaux, et l'on n'en voit plus aujourd'hui que les fondations.

(1) C'est de Morsang-sur-Orge que l'auteur parle ici. Berthier de Souvigny, qui fut en effet massacré à Paris au début de la révolution, n'habitait pas Morsang-sur-Orge, mais le château de S^m-Geneviève-des-Bois, qui est encore aujourd'hui la propriété de ses descendants.

(2) Les noms cités ici par initiales ne sont pas faciles à identifier, et nous sommes obligé d'avouer que nous n'avons rien pu découvrir au sujet de ce Comte d'E..., que l'auteur qualifie de fils légitimé de France ; quant à la marquise de M..., il est probable qu'il s'agit ici de M^{me} de Montmorin, marquise de la Chataigneraie, qui repose dans le cimetière de Viry, lieu qu'elle avait habité. Pour la Duchesse de R..., il n'y a aucun doute : cette initiale cachant mal le nom bien connu de la Duchesse de Raguse, qui a longtemps possédé et habité le château de Viry, ce même château qui appartenait, avant la révolution, au lieutenant de police de Sartines.

(3) Henri-Guillaume Mazade de Saint-Brisson, né le 10 Septembre 1717, mort dans son château d'Athis, le 6 avril 1782.

(o) Petit-Bourg appartenait à Madame la Duchesse de Bourbon ; elle y vivait avec l'éclat digne de son rang, et y faisait tout le bien digne de son cœur. Cette superbe possession, qui n'est pas faite pour un particulier, quoique assez bien soignée encore, a pourtant perdu beaucoup de ses agrémens ; elle est aujourd'hui la propriété de M. Perrin, dont tout le monde connaît la grande fortune, ainsi que le bon usage qu'il en fait (1).

(p) Il y avait jadis à Mousseaux un vieux château, demeure antique de l'illustre famille de Brissac qui fut de tout temps une pépinière de valeureux chevaliers et de serviteurs fidèles, dévoués à leur Roi. Les ruines de ce château sont couvertes par une verte prairie, à la cime de laquelle a été construite une maison élégante, bâtie à l'Italienne, et flanquée de deux pavillons. Cette propriété appartient aujourd'hui à M. le baron P... (2), maréchal de camp. Mousseaux doit tout à la nature, l'art semble en avoir été soigneusement éloigné : point de faste au dehors, point de luxe au dedans ; des prairies fécondes qui alimentent un bétail nombreux ; des bois agréables et qui fournissent aux besoins de la maison ; des champs bien cultivés ; des vergers nouvellement plantés, qui offrent l'espoir d'un bel avenir ; un potager superbe qui fournit des légumes parfaits, un petit vignoble d'où sort un vin très délicat ; une vacherie considérable, un troupeau, un peuple immense de volailles, une nuée de pigeons ; du gibier de toute espèce dans le parc, du poisson de tout genre dans un vivier ; tel est Mousseaux, qu'on peut regarder autant comme une riche ferme, que comme une maison de plaisance.

(q) La situation de Beauvoir est charmante, ses jardins délicieux et son pavillon enchanté ; on pourrait l'appeler le boudoir de la nature, s'il n'était pas aujourd'hui le temple de toutes les vertus. C'est M. le duc de R... (3), pair de France, et Madame la duchesse douairière, sa mère, qui l'habitent.

(r) C'est une vérité pénible, mais on ne peut se le dissimuler, la religion est presque entièrement bannie du beau pays que je viens de décrire, et les fléaux, qui la sapent jusque dans ses fondements, sont le langage et l'exemple de ceux qui l'occupent et que la fortune a le plus favorisés ; je n'excepterai qu'une seule paroisse. C'est Evry dont je veux parler : tous les habitants de cette commune, tels qu'ils soient, m'ont paru répondre avec empressement au zèle d'un pasteur qui se distingue autant par ses lumières que par ses vertus et la suavité de ses mœurs. Il faut espérer que l'exemple d'Evry sera suivi par toutes les autres paroisses de ces cantons, qui ont toutes, comme celle-ci, des pasteurs dignes de leur vénération et de leur reconnaissance.

(1) M. Perrin était fermier des jeux. Après lui, Petit-Bourg appartint à M. Aguado, le banquier espagnol bien connu.

(2) L'auteur veut probablement parler de Jean-François Paris, maréchal-de-camp, né à Pontoise en 1748.

(3) Le duc de Rohan.



Accord au sujet d'une rente, passé par François d'Averton, seigneur de Belin, baron de Milly en Gâtinais, gouverneur de Ham, 30 novemb. 1597, 1 page 1/2 in fol. signée de Belin.

(id. n° 20231).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Il arrive assez souvent qu'après avoir achevé un travail, alors qu'il est imprimé et qu'il n'y a plus à y revenir, on fait une découverte qui eût éclairé d'un jour tout nouveau le travail qu'on vient de terminer. On est heureux de cette découverte, mais on regrette amèrement de ne pas l'avoir faite plus tôt. C'est ce qui vient de nous arriver à propos de la notice sur l'Ermitage de Sénart, insérée à la page 94 du présent bulletin.

Le Frère Pacôme, parlant du plan en relief de l'Ermitage, décrit longuement ce plan ainsi que les quatre soubassements *en plate peinture* qui le supportent ; on en peut lire tous les détails dans la notice.

Ce sont justement ces soubassements, transformés en tableaux, que nous avons découverts tout récemment au palais de Fontainebleau. Tous les détails des scènes représentées sont parfaitement identiques au récit du frère Pacôme ; c'est extrêmement curieux et d'un grand intérêt. Nous retournerons prochainement à Fontainebleau pour étudier plus longuement ces intéressants tableaux qui feront, dans un prochain bulletin, l'objet d'un nouvel article ; il complètera heureusement la notice que nous venons de publier sur l'Ermitage de la forêt de Sénart.

A. D.

A l'article *Description de Ris et de ses environs* (1^{er} bulletin de 1901), il est dit, à la page 11 (note *m*), que Viry a été possédé par le comte d'E..., fils légitimé de France, et un renvoi (2) de la même page disait qu'on n'avait pu identifier ce comte d'E... Depuis, des collègues bienveillants et mieux instruits sont venus m'aider de leurs lumières en me fournissant les renseignements suivants :

Louis-Auguste de Bourbon, bâtard de France légitimé, duc du Maine, eut de son mariage avec Anne-Louise-Bénédictine de Bour-

bon, fille de Henry Jules de Bourbon, qu'il épousa le 19 mars 1672, sept enfants, parmi lesquels :

Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu, né le 15 octobre 1701, Grand-Maître et Capitaine général de l'artillerie (16 mai 1710), gouverneur de Guyenne (28 décembre 1712), mort le 13 juillet 1775. Son altesse sérénissime le comte d'Eu fit, en 1765, l'acquisition du château de Viry, d'Antoine Moron de Marnay. Il posséda ce château jusqu'en 1770, époque à laquelle il le vendit à M. Amelot.

Le Comte d'E..., seigneur de Viry, dont il est question à la page 11 de la *Description de Ris*, est donc bien Louis Charles de Bourbon, comte d'Eu. Ce renseignement a été tiré de l'ouvrage suivant : *Tableaux généalogiques des souverains de la France*, par Ed. Garnier, archiviste aux archives impériales. Paris, 1863, in 4° (tableau XII).

Il y a lieu d'annuler la note (2) de la page 50 du 1^{er} bulletin de 1901. Cette note est ainsi conçue : « M. de Guilhermy doit faire ici confusion, car il n'y a pas de château d'Engelthal à Épinay-sur-Orge ». Or voici ce que m'écrit à ce sujet un obligeant collègue qui connaît bien cette région pour l'avoir habitée :

« M. de Guilhermy n'a pas tort lorsqu'il parle d'une propriété
« sise sur les confins d'Épinay-sur-Orge et de Balisy, nommée En-
« gelthal. Cette propriété des plus modestes, possède une maison
« presque en ruines et sans importance ; mais j'y ai vu des pierres
« sculptées, particulièrement à la tête de la cheminée de la cuisine,
« et l'on dit dans le pays que ces pierres viennent d'une église de
« Corbeil. Maison et cheminée menacent ruine. Si ces débris ont
« quelque intérêt pour Corbeil et son musée, il serait très facile et
« fort peu coûteux, je crois, d'en prendre possession ».

